Parabole

PARABOLE REVUE BIBLIQUE POPULAIRE · SEPTEMBRE 2025 · VOL XLI N°3

DOSSIER

16
18

Un symbole pour se reconnaître dans l'amour

Serge CAZELAIS

Historien des religions

Liminaire

Au début de 2025, la Commission théologique internationale publiait un document intitulé *Jésus-Christ, Fils de Dieu, Sauveur. 1700e anniversaire du concile de Nicée*[1]. Dans cet ouvrage, l'Église est invitée à découvrir cette assemblée et son symbole, qui sont « un véritable trésor spirituel » et « source d'eau vive » à laquelle il est possible de « puiser aujourd'hui et toujours » (paragraphe 48). L'article qui suit s'inspire de ce riche document et met en valeur l'importance du symbole de Nicée en tant que déclaration permettant aux chrétiens de se reconnaître dans l'amour qu'ils portent les uns pour les autres.

Pistes de réflexion p. 22

« Je crois en Dieu… »

Ces mots, des chrétiens de toutes confessions les proclament, notamment durant la liturgie. Si leur foi tient d'abord d'une rencontre avec le Ressuscité (1 *Corinthiens* 15, 14), elle comporte aussi une part d'héritage constitué de formules et de mots qui servent à dire et à préciser le sens à donner à cette expérience de communion.

C'est dans ce contexte, il y a 1700 ans, qu'une assemblée d'évêques réunis à Nicée (aujourd'hui Iznik en Turquie) se sont entendus sur un *symbolon* qui affirme que le Fils est consubstantiel (*homoousios* en grec) au Père. Ce symbole sera utilisé comme texte de base durant les conciles suivants, sa formulation sera alors précisée et se fraiera un chemin jusqu'à nos jours, servant de base au credo.

Genèse d'une controverse théologique

« Et vous, qui dites-vous que je suis? » (*Matthieu* 16, 15) Est-ce en pensant à cette parole de Jésus qu'Arius, un presbytre d'Alexandrie qui vécut de 256 à 336, brillant écrivain, théologien et féru de philosophie, souleva une série de questions sur la nature du Fils et la relation qu'il entretenait avec le Père?

Convaincu d'être héritier de la tradition transmise par les apôtres, s'appuyant sur l'Écriture, notamment sur *Proverbes* 8, 22 et sur le prologue de l'Évangile de Jean, Arius soutient que le Verbe ne bénéficiait pas de la même nature éternelle que le Père.

Si le débat s'était limité aux sphères les plus savantes, entre théologiens, aurait-il soulevé une controverse? On peut en douter. Après tout, la littérature patristique chrétienne est remplie d'idées qui se situent à la frontière de la gnose.

Ce qui rendit si efficace et redoutable la théologie d'Arius, c'est qu'elle se répandait non seulement chez les savants amateurs de joutes oratoires mais aussi chez les illettrés! L'écrivain, en effet, était aussi poète et avait transposé sa théologie en une série de chants rythmés et faciles à apprendre. Plusieurs évêques s'offusquaient alors de voir la théologie de la transcendance de Dieu travestie en des airs comparables aux chansonnettes qui circulaient chez les marins!

Nicée 325

Durant la première moitié du 4e siècle, on se pose alors la question : « Que faut-il croire? »

Afin d'éviter une crise religieuse qui se serait ajoutée aux troubles politiques et sociaux de son temps, l'empereur romain Constantin facilita la tenue du rassemblement d'évêques connu comme étant le premier concile œcuménique de Nicée. Il s'est déroulé durant le printemps et une partie de l'été 325.

Le concile aborda plusieurs sujets et établit une série de vingt règles portant sur la discipline ecclésiastique, les sacrements, la hiérarchie et la liturgie. Le symbole, pour sa part, constitua une réponse à Arius.

Pour aller plus loin

[1] https://www.vatican.va/roman_curia/congregations/cfaith/cti_documents/rc_cti_doc_20250403_1700-nicea_fr.html

Photo : wendy Corniquet / Pixabay

Comme je vous ai aimés, vous aussi aimez-vous les uns les autres. (Jean 13, 34)

Mais un symbole, c'est quoi?

Si de nos jours un symbole peut être compris comme une figure ou un objet phare, un emblème signifiant quelque chose de plus profond, comme un drapeau qui suffit à représenter un pays ou un mouvement, il se cache dans l'étymologie du mot une réalité plus importante.

Dans la Grèce antique, un *symbolon* était un objet qu'on brisait en deux, comme un tesson de terre cuite par exemple, et qu'on donnait à deux personnes qui pouvaient ensuite se reconnaître en unissant les deux pièces l'une à l'autre.

Cette dimension du mot nous permet de comprendre que la formulation du *symbolon* de Nicée est bien autre chose qu'une définition technique. Elle est une pièce partagée qui, lorsque deux personnes ou plus se réunissent et la proclament, leur permet de se reconnaître entre eux comme croyants qui partagent la même foi.

Nous croyons en Dieu

Il y a plusieurs clés à retenir des explications qui précèdent. Elles nous permettent de revisiter et d'apprécier des nuances de ce symbole de Nicée. Passons en revue l'intégralité du texte et arrêtons-nous sur quelques détails.

« *Nous croyons en un seul Dieu Père tout-puissant, créateur de toutes les choses visibles et invisibles.* »

On note le pluriel de la formulation originale du symbole : « nous croyons ». C'est une évidence, puisque le *symbolon* n'est rien s'il demeure entre les mains du seul « moi ». C'est « nous », ensemble qui croyons. L'objet de cette foi est qu'il n'y a qu'un seul Dieu qualifié de Père, créateur du visible et de l'invisible. Cette phrase d'ouverture est suivie d'une profession de foi sur la nature et la relation du seul Seigneur, le Fils de Dieu avec le Père, sur l'incarnation, la passion, la résurrection, le salut et la Trinité.

« *Et en un seul Seigneur Jésus Christ, Fils de Dieu, engendré du Père, unique engendré, c'est-à-dire de la substance du Père, Dieu de Dieu, lumière de lumière, vrai Dieu de vrai Dieu; engendré, non fait, consubstantiel au Père, par qui tout a été fait, ce qui est dans le ciel et ce qui est sur la terre; qui à cause de nous les hommes et à cause de notre salut est descendu, et s'est incarné, s'est fait homme, a souffert, et est ressuscité le troisième jour, est monté aux cieux, viendra juger les vivants et les morts, et au Saint-Esprit.* »

On proclame ainsi que le Fils est consubstantiel au Père. Il faut s'arrêter sur ce terme, *homoousios* en grec, puisqu'il s'agit de l'expression sur laquelle les évêques ont insisté et se sont entendus. Celle-ci est composée de deux mots : *homo* qu'on peut traduire par identique, et *ousios* qu'on peut traduire par substance, bien qu'il comporte en grec sa part de nuance.

> *L'amour est le symbole chrétien par excellence, véritable bannière que Dieu déploie pour les croyants.*

Bien que l'expression ne soit pas biblique, on décida néanmoins de l'adopter parce qu'elle était vue comme un compromis acceptable à condition qu'elle ne soit pas figée dans une interprétation, aussi parce qu'elle circulait déjà dans la littérature chrétienne, bien avant le concile. Elle tire son origine de la philosophie grecque et était bien comprise des savants de cette époque.

Le dernier paragraphe du symbole est moins connu des chrétiens d'aujourd'hui, bien qu'il en fasse intégralement partie. Il est une réponse directe à Arius.

> *« Ceux qui disent : « Il était un temps où il n'était pas » et « Avant d'avoir été engendré, il n'était pas » et qu'il est devenu à partir de ce qui n'était pas, ou d'une autre hypostase ou substance, ou qui disent que le Fils de Dieu est créé ou susceptible de changement ou d'altération, ceux-là l'Église catholique et apostolique les anathématise. »*

D'une importance capitale dans le contexte théologique de l'époque, ce passage n'a pas trouvé son chemin jusque dans la liturgie contemporaine. Ainsi, la proclamation « anathématise », c'est-à-dire qu'elle exclut et qu'elle jette la malédiction sur ceux qui ne sont pas en mesure de reconnaître le *symbolon*.

Un *symbolon* pour notre temps

Aujourd'hui, alors qu'il se déploie des efforts afin d'unir les chrétiens, une initiative que l'on souligne annuellement durant la Semaine de prière pour l'unité des chrétiens, cet anathème prononcé sur Arius et ses disciples peut soulever de nombreuses questions : un credo, pour quoi faire?

Je me souviens alors des paroles d'un chant inspiré de 1 *Corinthiens* 13 que j'ai découvert durant une rencontre interconfessionnelle à laquelle j'avais participé et qui réunissait notamment des catholiques, des évangéliques (baptistes et pentecôtistes), ainsi que des orthodoxes :

> *« Si je parlais le plus parfait langage, si même un ange me prêtait le sien, que me vaudrait ce futile avantage? Si je n'ai pas l'amour, je ne suis rien! »*

Ce chant n'est pas sans rappeler le précepte que Jésus donne à ses disciples dans l'*Évangile de Jean* : « Je vous donne un commandement nouveau : c'est de vous aimer les uns les autres. Comme je vous ai aimés, vous aussi aimez-vous les uns les autres. À ceci tous connaîtront que vous êtes mes disciples : si vous avez de l'amour les uns pour les autres. » (13, 34-35)

Se reconnaître… Vraiment c'est une constatation qui revient sans cesse dans cette réflexion sur le credo. L'amour est le symbole chrétien par excellence, véritable bannière que Dieu déploie pour les croyants (*Cantique* 2, 4). Ceux-ci se reconnaissent, proclament ensemble leur foi en ce Dieu unique et en la résurrection. Mais certains sont trop souvent absorbés dans leur volonté de s'identifier à une école de pensée religieuse ou politique, ou encore à leur spécificité. Et si on se disait un peu plus qu'on s'aime afin d'affirmer notre foi?